

Introduction ■

Björn-Olav Dozo et François Provenzano

1 ■ Pourquoi cette anthologie ?

Le genre de l'anthologie est d'ordinaire lié aux textes de création littéraire. Associée à la transmission scolaire du patrimoine culturel, l'anthologie propose des « morceaux choisis » dans un corpus d'œuvres (romans, poèmes, textes dramatiques), censés représenter les principales caractéristiques dudit corpus, selon des critères variables (géographiques, génériques, historiques, thématiques, etc.). Pour le domaine belge, il existe déjà plusieurs anthologies de ce type¹.

Le présent ouvrage ne relève pas de cette catégorie d'anthologies, puisqu'il compile, non pas des textes de création littéraire, mais bien des discours visant à la construction d'un savoir historique sur ces textes de création. Pourquoi envisager la mise en série de tels discours, qui peuvent *a priori* paraître redondants ?

D'abord parce qu'il s'agit précisément de discours, et non de savoirs bruts simplement répétés au fil des générations d'historiens de la littérature. Depuis les travaux de Hayden White et de Michel de Certeau, il n'est en effet plus possible de considérer que l'historien (de la littérature) livre une vérité stable sur les réalités qu'il décrit. Cette vérité est toujours construite selon des modalités particulières, qui finissent par composer une véritable archive, au sens donné à ce terme par Michel Foucault. L'un des buts de cette anthologie est de restituer l'épaisseur de cette archive, de

1. Voir par exemple : *Espace Nord. L'Anthologie*, Bruxelles, Labor, « Espace Nord », 1994 ; Marc Quaghebeur, Jean-Pierre Verheggen & Véronique Jago-Antoine (dir.), *Un pays d'irréguliers*, Bruxelles, Labor, « Archives du futur », 1990 ; Éric Lysøe, *Belgique, terre de l'étrange*, 3 vol., Bruxelles, Labor, « Espace Nord Repères », 2003-2005.

Historiographie de la littérature belge. Une anthologie

rendre compte de la multiplicité des couches discursives successives qui la composent. Celles-ci représentent les états ponctuels d'une réflexion dont il nous importe de reconstituer le continuum, contre les impressions de « nouveaux départs » *ex nihilo*. Car c'est précisément l'illusion que peuvent donner, malgré toutes les précautions qu'elles prennent, certaines histoires de la littérature qui utilisent l'argument de la nouveauté pour faire table rase de leur propre archive.

Cette démarche méta-historiographique, qui est aussi une réflexion sur les modalités de constitution des canons littéraires, est aujourd'hui couramment pratiquée à propos des littératures anglo-saxonnes et même à propos de la littérature française². Elle nous apparaît d'autant plus nécessaire et pertinente dans le cas de la littérature belge. En effet, dès les premières traces d'un discours porté sur la littérature en Belgique, on relève le souci d'interroger et de justifier les grands cadres historiographiques qui vont structurer le discours sur les œuvres. De Théodore Weustenraad³ à la génération actuelle des historiens de la littérature, c'est un incessant va-et-vient, non seulement entre les deux fameuses étiquettes générales qui situent la production tantôt dans l'orbe de la littérature française, tantôt dans les frontières de la Belgique, mais aussi entre plusieurs options géographiques, terminologiques, chronologiques et axiologiques qui conditionnent l'appréhension du corpus.

Outre cette étonnante diversité en diachronie, l'historiographie littéraire belge – au même titre que les autres historiographies francophones périphériques – présente l'intérêt d'être soumise aux contraintes énonciatives d'une tradition bien stabilisée et toute proche : l'histoire littéraire « à la française ». Les cadres d'intelligibilité qui ont organisé le savoir sur la littérature française s'imposent « naturellement » à l'historien belge comme la bonne manière de parler de littérature. En effet, la France lit-

2. Voir par exemple *National Literatures/Social Spaces, Poetics Today*, vol. 12, n° 4, hiver 1991 ; *Literary Historiography, Journal of literary studies/Tydskrif vir Literatuurwetenskap*, vol. 10, n°s 3-4, décembre 1994 ; Menno Spiering (éd.), *Nation building and writing literary history, Yearbook of european studies*, vol. 12, Amsterdam – Atlanta (GA), Rodopi, 1999 ; Priscilla Parkhurst Ferguson, *La France, Nation littéraire*, Bruxelles, Labor, 1991 ; Luc Fraisse, *Les Fondements de l'histoire littéraire. De Saint-René Taillandier à Lanson*, Paris, Champion, coll. « Romantisme et modernités », 2002 ; Emmanuelle Mortgat-Longuet, *Clio au Parnasse. Naissance de l'"histoire littéraire" française aux XVI^e et XVII^e siècles*, Paris, Honoré Champion, 2006.

3. Sur la génération de Weustenraad et ses conceptions métalittéraires, voir Jean-Marie Klinkenberg, « L'idéologie de la "littérature nationale" (1830-1839) », dans *Périphériques Nord. Fragments d'une histoire sociale de la littérature francophone en Belgique*, Liège, Les Éditions de l'Université de Liège, 2010, pp. 101-112.

téraire a, de longue date, imposé un ordre symbolique puissant construit autour de l'idée même de Littérature⁴. Toute mise en récit périphérique doit forcément prendre position par rapport à cet ordre symbolique dominant, et éventuellement proposer une conception rivale de la pratique littéraire, sur les plans idéologique, esthétique et plus strictement historiographique : la pratique littéraire est-elle autonome par rapport aux autres champs sociaux ? cette littérature participe-t-elle au même type de « modernité » que sa voisine ? l'appréhension individualisée du personnel littéraire, l'étalement de la production étudiée sur une longue durée chronologique, le découpage par siècles sont-ils les meilleurs procédés pour comprendre la littérature belge dans son historicité ? Voilà les questionnements auxquels sont confrontés, implicitement ou explicitement, les historiens de la littérature belge lorsqu'ils prennent la mesure de l'héritage que fait peser sur eux le figement encyclopédique des connaissances sur la littérature française.

Ces dernières années, plusieurs travaux ont bien mis en évidence l'intérêt d'observer cette dimension métalittéraire à l'œuvre dans un ensemble périphérique comme la Belgique littéraire. Les études du métadiscours émaillent les contributions à *l'Histoire de la littérature belge 1830-2000*, notamment celles sur la langue et sur l'identité littéraires ; le *Précis d'histoire sociale* consacre une section spéciale à « l'historiographie littéraire » ; enfin, dans son manuel destiné aux étudiants espagnols, Martine Renouprez réserve de longues considérations aux métadiscours littéraires⁵.

Il appartient sans doute à Maurice Piron d'avoir amorcé une mise à distance de ces discours et d'avoir identifié leur caractère construit comme objet d'étude possible. Son article « Conceptions et historiographie de la littérature française de Belgique »⁶ suspend la question de l'existence ou non d'une « littérature belge » pour examiner sa mise en œuvre rhétorique dans les discours. Le pas décisif vers une archéologie qui déborde le seul cadre de la question de la nationalité littéraire et embrasse à la fois les dimensions institutionnelles et rhétoriques des métadiscours est franchi

4. Voir Priscilla Parkhurst Ferguson, *La France, Nation littéraire*, Bruxelles, Labor, 1991.

5. Jean-Pierre Bertrand et alii (dir.), *Histoire de la littérature belge 1830-2000*, Paris, Fayard, 2003 ; Benoît Denis et Jean-Marie Klinkenberg, *La Littérature belge. Précis d'histoire sociale*, Bruxelles, Labor, 2005, pp. 83-90 ; Martine Renouprez, *Introducción a la literatura belga en lengua francesa. Una aproximación sociológica*, Cadix, Servicio de Publicaciones de la Universidad de Cádiz, 2006.

6. Maurice Piron, « Conceptions et historiographie de la littérature française de Belgique », *Littérature française de Belgique, Écritures*, 74, op. cit., pp. 7-14 (article d'abord paru en italien en 1973 dans *Dizionario critico della letteratura francese*, Turin, Unione tipografico-editrice).

par Jean-Marie Klinkenberg. Dans ses « lectures » du *Manifeste* de 1937⁷, il démontre comment la pression socio-historique a généré des noyaux thématiques incontournables, faisant eux-mêmes constamment l'objet de réélaborations discursives variables et à usage interne au milieu littéraire belge (l'unitarisme, la question des conditions matérielles, la question de la qualité littéraire nationale). Cette perspective généalogique, attentive aux configurations argumentaires et à leurs mutations, est aussi celle adoptée par Reine Meylaerts dans un article sur « La construction d'une identité littéraire dans la Belgique de l'entre-deux-guerres »⁸. À propos du métadiscours plus récent, Damien Grawez s'est attaché à exposer les fondements épistémologiques de deux grands paradigmes critiques qui conditionnent le regard sur la littérature en Belgique francophone, l'un, d'inspiration sociologique, défendu par Jean-Marie Klinkenberg, l'autre, d'inspiration psychanalytique, défendu par Marc Quaghebeur⁹. Enfin, dans le dossier que la revue *Textyles* a consacré à *La Belgique avant la Belgique* et qui invitait à explorer la période littéraire qui précède l'indépendance politique du pays, les contributeurs ont intégré à leurs études un examen des métadiscours qui ont pu définir rétrospectivement les caractéristiques de cette période et de ses principales figures¹⁰. L'introduction à ce dossier propose quant à elle une modélisation générale des processus symboliques par lesquels le métadiscours produit des significations sociales imaginaires à propos d'une collectivité littéraire telle que la Belgique francophone¹¹.

En somme, ces archéologies du métadiscours belge francophone sont avant tout portées par un refus de l'essentialisme qui a dominé le panorama critique de ces périphéries jusque tard dans le xx^e siècle. À ce titre, ces démarches ont pu avoir pour effet de repousser dans un passé obsolète des discours jugés périmés. C'est le mérite de la belle anthologie réalisée par Stefan Gross et Johannes Thomas d'avoir mis à la disposition des chercheurs

7. Jean-Marie Klinkenberg, « Lectures du Manifeste du Groupe du lundi (1937) », dans *Périphériques Nord. Fragments d'une histoire sociale de la littérature francophone en Belgique*, Liège, Les Éditions de l'Université de Liège, 2010, pp. 141-163.

8. *L'institution littéraire*, *Textyles*, n° 15, 1998, pp. 17-32.

9. Damien Grawez, « Littérature et conceptions historiographiques en Belgique francophone », *Textyles*, n° 13, 1996, pp. 111-135.

10. Benoît Beyer de Ryke sur Ruusbroec, Marc Quaghebeur sur le mythe du xvi^e siècle, Marnix Beyen sur Marnix de Sainte-Aldegonde, Manuel Couvreur sur le prince de Ligne, Lieven D'Hulst sur la poésie durant la période hollandaise.

11. Jean-Marie Klinkenberg et François Provenzano, « La protohistoire de la littérature belge. Construire / décrire le passé », *La Belgique avant la Belgique*, *Textyles*, n° 28, 2005, pp. 7-18.

une importante documentation sur « les concepts nationaux de la littérature » en Belgique¹². Ce recueil a exhibé la prégnance et la permanence du questionnement identitaire dans des discours métalittéraires puisés essentiellement aux domaines de l'essai ou de la critique, où la dimension historiographique était peu présente, sinon latéralement. La présente anthologie entend ainsi s'inscrire dans la continuité du travail de Gross et Thomas, mais selon une perspective plus sélective, puisque centrée sur les programmes historiographiques, et comblant les quelque trente années qui nous séparent désormais du *terminus ad quem* adopté par les deux compilateurs allemands.

Il nous a semblé que privilégier une certaine cohérence dans la visée des textes choisis – quitte à renoncer forcément à l'exhaustivité – pouvait mieux faire ressortir les intérêts comparatistes et heuristiques d'une telle anthologie métalittéraire.

D'abord, ces textes font office de « programmes » non seulement pour l'écriture de l'histoire littéraire, mais aussi pour la littérature elle-même. Il n'est plus nécessaire de rappeler que l'exiguïté du milieu littéraire belge a entraîné plusieurs cumuls de casquettes (d'écrivain, d'historien, de critique, de journaliste, etc.) ou, à tout le moins, une grande proximité entre ceux qui font la littérature et ceux qui en parlent. Il n'est qu'à citer l'exemple de Francis Nautet, membre des Jeune-Belgique, ou de Marc Quaghebeur, lui-même poète et proche des écrivains de la « belgitude », pour se convaincre de cette hybridité des profils sociologiques. Il en découle que les grilles de lecture des corpus établies dans les discours métalittéraires ont pu faire office de grilles d'écriture ou à tout le moins conditionner les pratiques de création. Tout exotiques ou dépassés qu'ils peuvent sembler aujourd'hui, les stéréotypes qui ont permis la compréhension de la pratique littéraire en Belgique ont pu également servir à l'écrivain pour se façonner une image « belge » recevable. Par exemple, on peut raisonnablement penser que les discours vantant les qualités picturales de l'écriture belge ont conditionné la pratique d'écrivains qui, comme Camille Lemonnier, avaient tout intérêt à accréditer cette spécificité périphérique. Loin d'être détachés de la littérature proprement dite, les textes de cette anthologie proposent ainsi des clés d'entrée inédites pour la lecture des œuvres, qu'elles invitent à historiciser autrement que par le seul « contexte ».

Ensuite, un tel recueil entend également représenter l'héritage discursif

12. Stefan Gross et Johannes Thomas, *Les concepts nationaux de la littérature : l'exemple de la Belgique francophone ; une documentation en deux tomes*, tome 2 : 1880-1980, Aachen, Alano Rader Publikationen, 1989.

Historiographie de la littérature belge. Une anthologie

et épistémologique d'une discipline, l'histoire littéraire, dans son application particulière au cas belge. À ce titre, il propose une vue d'ensemble des avancées conceptuelles, des réflexes disciplinaires, des intuitions critiques, qui peut servir à l'historien actuel pour situer sa propre pratique et évaluer le type de savoir qui est encore aujourd'hui possible sur cette littérature.

Enfin, ces textes sont évidemment perméables aux grandes obsessions, aux grandes topiques, à la gnoséologie dirait Marc Angenot¹³, qui caractérisent le discours social de leur époque. À ce titre, ils sont de précieux témoignages directs d'un « air du temps » pas si étranger au nôtre. Contrairement à la France, où le mouvement de l'autonomisation qui s'est appliqué au champ littéraire s'est traduit dans l'historiographie par une focalisation sur les esthétiques et leur évolution, en Belgique, le discours de l'histoire littéraire n'a cessé d'être en prise avec des questions politiques, tout comme, pour la littérature elle-même, ont toujours prévalu des logiques externes par rapport aux logiques internes. Parler de littérature en Belgique, c'est forcément se confronter aux grands clivages de la société globale pour tenter d'en rendre raison et d'en faire les garants d'une conception de la pratique littéraire. De l'unitarisme au multiculturalisme, cette anthologie propose donc également un parcours à travers les principaux précipités idéologiques qu'a générés la Belgique, avec l'ambition d'éclairer sous un autre jour les discours actuels. Nul doute que les clichés qui émaillent les débats contemporains sur les communautarismes se trouvent redimensionnés lorsqu'ils sont confrontés à l'histoire longue des représentations construites autour des Flamands et des Wallons.

2 ■ Description du corpus

Il eût été inimaginable de proposer une anthologie d'histoire littéraire proprement dite : le propre de ce genre de discours est d'être souvent volumineux et le choix d'extraits n'a guère de sens, puisque c'est précisément la vue d'ensemble qui compte. Il serait évidemment intéressant de compiler tous les passages d'histoires littéraires qui traitent de Camille Lemonnier ou de *La Jeune Belgique*, c'est-à-dire de se centrer sur une unité historiographique pour en examiner les divers traitements possibles, mais tel n'a pas été notre choix ici.

13. Voir Marc Angenot, 1889. *Un état du discours social*, Québec, Le Préambule, « L'Univers des discours », 1989.

Pour atteindre les objectifs présentés dans la section précédente, il nous a semblé pertinent de sélectionner plutôt ce que l'on propose d'appeler des « protocoles historiographiques », c'est-à-dire non pas des (morceaux de) discours historiques sur la littérature belge, mais des hypothèses de travail justifiant ou ébauchant une certaine conception de l'histoire littéraire appliquée au cas belge.

Avant de détailler les formes variables que peuvent revêtir de tels programmes, il importe de signaler ce qui nous a paru ne pas relever de cette catégorie de discours. Comme nous l'avons dit, cette anthologie ne veut pas proposer des extraits de discours historiographiques proprement dits ni, *a fortiori*, des histoires qui proposeraient un bilan des connaissances acquises. Ce cas de figure est typiquement représenté par les trois ouvrages majeurs de l'historiographie littéraire belge : l'*Histoire illustrée des lettres françaises de Belgique* de Gustave Charlier et Joseph Hanse, les *Littératures belges de langue française* de Christian Berg et Pierre Halen et l'*Histoire de la littérature belge* dirigée par Jean-Pierre Bertrand, Michel Biron, Benoît Denis et Rainier Grutman¹⁴. Il est évident que chacune de ces sommes est puissamment orientée par des choix méthodologiques et axiologiques particuliers. Certains de ces choix sont d'ailleurs ébauchés ou défendus dans les « protocoles » publiés autour desdits volumes. Ce sont ces justifications et plaidoyers qu'il nous importait de mettre en lumière, plutôt que les sommes historiographiques qui les incarnent.

Les protocoles retenus prennent génériquement la forme de l'article programmatique, genre qui se décline historiquement en différentes variantes, qui vont de la conférence pour le discours de Potvin (1870) à l'introduction d'un ouvrage collectif signée par De Geest et Meylaerts (2004) ou Aron et Denis (2006). Entre ces deux occurrences, on trouve les chapitres premiers de Nautet (1891) et Hamélius (1921), l'introduction à l'esquisse historique de Charlier (1938), les discours académiques de Hanse (1964) et Piron (1968), les articles scientifiques de Klinkenberg (1981) et Lambert (1983), l'intervention théorique de Quaghebeur (1980), et le préalable méthodologique de Biron (1994). À la lecture de cette liste, on comprendra que l'une des motivations de notre choix de textes a été également de donner un aperçu de l'histoire éditoriale de ce genre particulier qu'est le protocole historiographique.

14. Gustave Charlier et Joseph Hanse (dir.), *Histoire illustrée des lettres françaises de Belgique*, Bruxelles, La Renaissance du livre, 1958 ; Christian Berg et Pierre Halen (dir.), *Littératures belges de langue française. Histoire et perspectives (1830-2000)*, Bruxelles, Le Cri, « Histoire », 2000 ; Jean-Pierre Bertrand et alii (dir.), *Histoire de la littérature belge*, op. cit.

Les exemples retenus diffèrent encore par les modalités d'actualisation du programme qu'ils tracent. Lorsqu'il écrit son chapitre premier, Nautet a déjà en tête l'ouvrage qu'il poursuivra seul ; on peut le rapprocher à cet égard du cas de Quaghebeur, qui entreprend en solitaire la rédaction des *Balises* deux ans après la publication de son article. À l'autre bout du spectre, les programmes de recherche tracés respectivement par les équipes ULg-ULB (Aron et Denis) et KUL (De Geest et Meylaerts) impliquent de nombreux chercheurs parfois fédérés autour d'un projet commun comme une base de données et la rédaction de thèses de doctorat qui peuvent nourrir une collection éditoriale spécifique (voir la collection du CIEL aux éditions Le Cri). Entre ces deux cas de figure, on peut situer l'entreprise historiographique de Charlier et Hanse. Les articles singuliers que nous avons retenus ici pour ces deux auteurs (Charlier 1938, Hanse 1964) sont certes situés à près de trente ans d'écart, mais ils encadrent la publication de la fameuse *Histoire illustrée des Lettres françaises de Belgique*, que les deux universitaires dirigent en 1958. Les justifications apportées par les deux directeurs dans l'avant-propos indiquent bien la tension entre deux modes de fonctionnement dans la conception d'un programme d'histoire littéraire. « Nul érudit ne peut avoir tout lu », confessent Charlier et Hanse, prenant acte de l'accroissement quantitatif du corpus qu'ils ont à traiter et justifiant ainsi leur recours « à un grand nombre de spécialistes ». Ceux-ci participent à une entreprise collective (« essentiellement belge ») mais conservent « une liberté scientifique totale ». Devenu universitaire, l'historien de la littérature transforme son érudition en science spécialisée ; il y gagne en crédibilité sociale, mais doit accepter de construire son savoir de manière collective. Il y a là en germe le modèle des grands programmes de recherche en histoire littéraire, tel que l'illustrent les deux derniers extraits de cette anthologie.

Outre l'opposition entre érudition singulière et science collective, une autre ligne de partage peut être tracée selon l'actualisation plus ou moins immédiate des programmes ici reproduits. Comme on l'a dit, Nautet et Hamélius enchaînent immédiatement la rédaction de leur histoire de la littérature. C'est aussi le cas de Quaghebeur, de Biron et, dans une moindre mesure, des collectifs introduits par Aron et Denis et De Geest et Meylaerts, puisque ces deux volumes collectifs ne réalisent que partiellement un programme toujours en cours à l'heure actuelle. Les propositions de Piron, Klinkenberg et Lambert assument quant à elles un caractère prospectif et séminal. Si ces propositions n'ont pas trouvé de traduction immédiate dans un discours historiographique sur la littérature belge, elles

ont cependant fortement conditionné les travaux sur cette littérature, pendant plusieurs décennies (et elles continuent encore aujourd'hui à le faire). Ces conditionnements dépendent évidemment de filiations institutionnelles : Piron fut le patron de Klinkenberg, qui fut le patron de Benoît Denis. De même, c'est Lambert qui a formé Meylaerts, et après elle, la génération des jeunes chercheurs qui l'entourent.

À rebours de la dimension prospective que nous venons d'évoquer, la communication de Hanse, datée de 1964, peut être lue comme une justification rétrospective des choix opérés dans l'*Histoire illustrée* qu'il a codifiée quelques années auparavant.

Divers par leur genre et par leur inscription énonciative, ces protocoles historiographiques reposent également sur des définitions très variables du littéraire. Potvin, par exemple, donne une acception très large à ce qu'il nomme « littérature ». Héritier de la conception des « belles-lettres »¹⁵, il glane dans ce vaste corpus tout ce qui peut donner consistance à l'étiquette « lettres belges ». Dès Nautet, on bascule dans une acception beaucoup plus restreinte, qui se limitera à la Littérature telle que définie par la modernité française (roman, poésie, théâtre). Il faudra attendre le tournant sociologique des années 1980 pour que les études sur la littérature belge débordent à nouveau les frontières du littéraire *stricto sensu* pour aborder les secteurs que l'on nomme alors « paralittéraires » : la bande dessinée, les littératures de genres, la chanson, etc. Ce tournant méthodologique fait aussi entrer dans le corpus de l'historien de la littérature une gamme de textes qui constituaient jusqu'alors de simples documents sans autre pertinence que factuelle, puisque dénués de valeur esthétique : les textes programmatiques, les manifestes, les débats entre revues sont ainsi explicitement intégrés à l'étude de Michel Biron, aux côtés des textes de création.

Comme on le voit, cette dernière zone de divergences au sein du corpus s'organise en une chronologie relativement claire (des belles-lettres à la Littérature, à la paralittérature, à la métalittérature). L'un des objectifs de cette anthologie est de multiplier les points de vue sur cette chronologie, en proposant plusieurs clés de compréhension de l'évolution qui se dessine entre le discours de Potvin et celui des universitaires contemporains.

Par commodité de présentation, nous avons choisi de répartir les textes analysés en quatre grandes phases successives, dont les aspects les plus intéressants sont bien sûr les transitions.

15. Voir Philippe Caron, *Des Belles Lettres à la littérature*, Louvain-Paris, Peeters, Bibliothèque de l'information grammaticale, 1992.

Historiographie de la littérature belge. Une anthologie

La première est caractérisée par l'idéologie de la Belgique unitaire. Potvin et Nautet baignent dans le « mythe nordique », que Klinkenberg définit à propos de la littérature comme la rencontre de l'imaginaire germanique et de la langue française. Hamélius, qui appartient à cette phase finissante, prend déjà acte de la problématique linguistique qui constituera le nœud de la deuxième phase, mais lui oppose l'idée de « territoire » commun, partagé, réalité matérielle qui ne peut être évacuée et dont les effets doivent donc être pris en compte.

La deuxième phase se définit par la référence française. Charlier, Hanse et Piron n'auront de cesse de penser la littérature belge dans le cadre linguistique français. La langue définit la « nation littéraire », étant donné que l'unité de l'État n'a pas résisté à la dualité des communautés linguistiques autochtones. Néanmoins, tant chez Charlier avec l'idée de « littérature seconde » que chez Piron avec l'émergence de la problématique des « littératures francophones », on remarque une tendance à l'élaboration théorique, à la formalisation de la pensée dans un cadre systématique qui à la fois dépasse le cas belge et met à distance le cadre assimilateur français. Cette tendance constitue le fondement de la troisième phase.

Celle-ci, qui regroupe Quaghebeur, Klinkenberg et Lambert, se signale ainsi par un goût certain pour la théorie. La belgitude comme définition en creux de l'identité belge, le système gravitationnel comme modèle de fonctionnement des littératures périphériques, la théorie du polysystème comme fondement des *translation studies* appliquées au cas belge : nous reviendrons sur cette vogue conceptuelle, qui s'intensifiera encore dans la phase suivante. Cette intensification s'accompagne d'une spécialisation des universitaires : là où, pour Klinkenberg et Lambert, la littérature belge n'est finalement qu'un violon d'Ingres, les représentants de la génération suivante en font l'objet principal de leurs recherches, au moins à certains moments de leurs carrières respectives.

Cette quatrième phase se définit donc par la spécialisation. Biron, Aron, Denis, Meylaerts, ont tous consacré une large part de leur production scientifique à la littérature belge, qui devient ainsi une discipline de spécialistes, dont les avancées s'adressent de plus en plus à des pairs au sein même de l'université.

Les textes se répartissent équitablement entre les différentes phases dégagées (trois textes à chacune des phases). On ne niera pas que le choix des textes a été en partie orienté par cette vision d'ensemble et par la lecture que nous voulions en proposer. Il ne s'agit donc pas d'épuiser l'ensemble des protocoles historiographiques qui ont pu être formulés à

propos de la littérature belge, mais plus modestement d'en suggérer une certaine compréhension d'ensemble fondée sur des éléments de problématisation transversale, que nous allons à présent développer.

3 ■ Rhétoriques historiographiques

Le « style » historiographique se signe au travers de plusieurs grands gestes rhétoriques, qui affectent la manière dont la littérature décrite est située dans l'encyclopédie collective. Parmi ces gestes, le plus décisif est sans doute celui de la périodisation. En quoi est-il rhétorique ? En ce que les choix de périodisation participent de l'argumentation globale tenue par l'historien. Celui-ci entend persuader son lecteur, non pas uniquement de la vérité historique des faits qu'il relate, mais de la thèse générale que sert sa lecture de ces faits. Dès lors, il procède bien à des choix dans le découpage historique de la matière et, surtout, dans les connotations associées à ces choix.

Prenons l'exemple de Charles Potvin. La vision historique qu'il défend confère aux œuvres de la pensée une fonction sociale à part entière : manifestations tangibles et condensées de l'intelligence d'une collectivité – autrement impalpable –, les lettres accomplissent une mission émancipatrice. Symboles effectifs d'une résistance à l'envahisseur, qu'il soit politique ou culturel, les productions de l'esprit d'une nation remplissent un « devoir patriotique », au même titre que le développement du commerce ou de l'industrie. Ainsi, « pour conjurer la terreur religieuse » qui sévit au Moyen Âge, Potvin évoque la « puissance intellectuelle et [l'] énergie morale » de ses provinces ; c'est encore « la muse du peuple » qui « a contribué pour beaucoup à conjurer le fantôme et à repousser les deux étrangers : le pape et le roi »¹⁶. Bras symbolique de la nation, la production littéraire est ainsi directement indexée sur les enjeux d'émancipation matérielle et symbolique qui caractérisent la destinée collective¹⁷.

16. Charles Potvin, « Aperçu général de l'histoire des lettres en Belgique », dans Charles Potvin, *Nos premiers siècles littéraires*, choix de conférences données à l'Hôtel de ville de Bruxelles dans les années 1865 et 1868, Bruxelles, A. Lacroix, Verboeckhoven et C^{ie}, 1870, t. I, pp. 3-24 ; pp. 11-12.

17. Cette conception utilitariste de la production littéraire est développée dans des termes semblables dès les discours des années 1830 ; voir Jean-Marie Klinkenberg, « L'idéologie de la "littérature nationale"... », *op. cit.*, p. 139 : « La fonction de la littérature est donc non pas de fournir des œuvres réussies et isolées, mais de se constituer en phénomène collectif, et de donner à cette production collective le statut d'un *ornamentum* [...] »

Ce type de représentation est renforcé et précisé par les options de périodisation choisies par l'auteur, qui annonce ainsi son plan : « Je veux vous retracer dans ses grandes lignes, l'histoire moderne, et, pour être plus concis, je la diviserai en trois périodes : les Communes [et leur liberté], la Renaissance [et son esprit laïc], la domination espagnole et autrichienne [et la résistance collective et héroïque qui lui a été opposée]. »¹⁸ On perçoit la même grille de lecture de l'histoire sociale dans la triple caractérisation qui synthétise selon Potvin le « génie moderne » des XI^e-XIII^e siècles : « liberté communale, unité fédérative, esprit laïc »¹⁹. La production littéraire se trouve ainsi connotée globalement comme manifestation éclatante de la longue lutte vers l'indépendance. Aux dénonciations d'artificialité qui pèsent sur un État belge produit par les arrangements entre grandes nations, Potvin répond :

[...] une nation ne se crée pas par l'action extérieure et les combinaisons diplomatiques ne lui donnent pas la vitalité; tout notre passé a concouru à nous rendre libres et nos écrivains peuvent réclamer leur part dans l'existence de la patrie.²⁰

Cette instrumentalisation socio-historique va de pair avec une conception très large de la catégorie « écrivains », dont Potvin détaille comme suit les activités : « Les chartes remises au jour, l'esprit public tenu en éveil par d'incessants pamphlets, le mouvement intellectuel de l'Europe suivi avec soin, la lutte pour le droit, voilà les fondateurs de notre indépendance. »²¹ L'historien traque « l'esprit national » dans les moindres recoins de la production lettrée, posée comme actrice historique à part entière du triomphe libéral, patriotique et laïc de la Belgique de 1830 selon Potvin.

En réaction à ce paradigme historiciste qui ratisse large, Francis Nautet s'affiche résolument comme l'historien du présent, un présent marqué du sceau de la révolution en cours que mènent ses compagnons de *La Jeune Belgique*.

Écrire l'histoire des lettres belges exprimées en langue française, c'est écrire l'histoire d'hier et d'aujourd'hui. Si l'on remonte plus haut, on parcourt une lande maigre où se rencontrent de loin en loin quelques

18. Charles Potvin, « Aperçu général... », *op. cit.*, p. 9.

19. *Ibid.*

20. Charles Potvin, « Histoire de la littérature en langue française », dans Eugène Van Bommel (dir.), *Patria Belgica*, Bruxelles, Bruylant-Christophe & C^{ie}, 3 vol., 1873-1875, t. III, pp. 433-456 ; p. 453.

21. *Ibid.*

efforts de végétation. [...] De nos jours seulement, on remarque une floraison de belle venue.²²

Bien qu'il réfute par principe la démarche historique, Nautet ne s'en montre pas moins préoccupé de donner une certaine consistance culturelle à cette « modernité » dont il veut louer les mérites. C'est pourquoi il tisse une filiation très nette entre les poètes de *La Jeune Belgique* et les trouvères wallons, entre la « renaissance » de 1880 et « l'éclosion de la poésie romane » au XII^e siècle, qui a « laissé aux Français proprement dits un glorieux héritage ; c'est-à-dire une langue formée par elle seule »²³. Symétriquement, les Communes flamandes du XVI^e siècle ont quant à elle légué l'héritage d'une prestigieuse lignée de peintres. Enfin, c'est à l'épisode de la guerre franco-allemande de 1870 et du mouvement romantique qui en résulta que Nautet attribue la fonction de fusion des deux qualités identitaires pointées plus haut dans son schéma historique.

Cette attention au passé multi-séculaire trouve son point d'orgue dans l'*Histoire illustrée* de Charlier et Hanse, même si c'est au service d'une thèse beaucoup plus francophile : l'ancienneté de la tradition littéraire locale est ici censée s'aligner sur les standards chronologiques dictés par l'historiographie littéraire française. Il n'empêche que le moment de la « renaissance » demeure, quant à lui, bien belge, et d'autant plus belge qu'il se détache sur une longue durée française. L'article de Joseph Hanse explicite bien toute l'ambiguïté de l'enjeu historiographique en Belgique et toute la complexité de la rhétorique (notamment de périodisation) qui tente d'y répondre.

À toutes les époques de son histoire, la littérature française de Belgique n'a cessé d'être tributaire de la France, mais son histoire n'a jamais été celle d'un département français. [...]

Pour ne citer qu'un exemple, le fameux mouvement de 1880, qui n'a pas de sens si on le coupe de la vie littéraire parisienne, est inexplicable si on ne le situe pas dans un contexte local. Il a exprimé une volonté de renaissance et un esprit combatif qui n'existaient pas en France à la même époque et dont l'histoire peut rendre compte. Et pourtant ce mouvement spécifiquement belge, rattaché au naturalisme, au Parnasse et au symbolisme, a enrichi de quelques grands noms l'histoire de la littérature française.²⁴

22. Francis Nautet, *Histoire des lettres belges d'expression française*, Bruxelles, Charles Rozez, s.d.(t.I : 1892, t. II : 1893), t. I, p. 13.

23. *Ibid.*, p. 181.

24. Joseph Hanse, « Littérature, nation et langue », dans *Bulletin de l'Académie royale de langue et littérature française*, 1964, pp. 93-144 ; pp. 112-113.

L'avènement des paradigmes inspirés de la sociologie (Klinkenberg) ou de la psychanalyse (Quaghebeur), mais surtout le retour à l'avant-plan des préoccupations de type identitaire ancrées dans le présent de la vie littéraire locale, discréditent les entreprises historiques sur le long cours, qui s'attachaient notamment sur la période dorée de la fin du Moyen Âge et de l'époque bourguignonne : parler de littérature belge n'a désormais de sens qu'à partir du moment où existe une entité politique nommée « Belgique ». C'est de cette histoire dont répondent les œuvres produites et les institutions qui les encadrent. Marc Quaghebeur use significativement d'un découpage par règnes de rois, sur le modèle de l'histoire littéraire française d'avant la Révolution ; la fameuse tripartition en phases (centrifuge/centripète/dialectique) proposée par Jean-Marie Klinkenberg s'appuie sur les grandes scissions de l'histoire sociale, politique, économique, démographique ou encore linguistique du pays. À la génération suivante, c'est sans doute Michel Biron qui propose l'innovation historiographique la plus remarquable en matière de périodisation, puisque son propos renonce précisément à construire un grand récit pour s'arrêter sur trois temps forts : la fin du XIX^e siècle, l'entre-deux-guerres et l'époque contemporaine. Manière de signifier que les « lectures sociales » qu'il propose prennent davantage de sens en fonction de coupes synchroniques qu'en fonction d'un panorama diachronique.

Outre le geste de périodisation, la question de la temporalité implique d'autres rhétoriques historiographiques. La plus remarquable est sans doute le *topos* de la « renaissance », qu'on trouve bien illustré chez Nautet et chez Hanse, mais encore jusque chez Quaghebeur. Si les deux premiers l'appliquent à la génération des Jeune-Belgique, le troisième l'utilise surtout pour mettre l'accent sur les écrivains de l'après-guerre, cette cohorte de novateurs qui arrive après une « génération du désert ».

Mais la rhétorique historiographique se distingue également en fonction des postures qu'adopte l'historien pour soutenir son propos. Car en effet il n'y a pas de permanence dans les modes d'adresse utilisés par les générations successives qui composent notre corpus. Ces variations sont dues pour la plupart aux codes disciplinaires, qui comme tous les codes de discours, connaissent des modes relativement datables. Mais elles peuvent également pointer vers des effets idéologiques plus diffus, qui concernent cette fois l'identité collective à laquelle s'adresse ou s'assimile l'historien.

Parmi les postures disciplinaires, la plus primitive, si l'on veut, consiste à emprunter la phraséologie d'une autre discipline dont les savoirs sont déjà bien institués. Les premiers textes de notre corpus puisent ainsi volontiers au vocabulaire de l'histoire de l'art, et plus particulièrement

à celui de l'histoire de la peinture, pour le greffer sur des considérations d'anthropologie collective. C'est ici l'exemple de Nautet développant une longue analyse du « mutisme » de la race en s'appuyant sur les peintures de Rembrandt, Memling ou Rubens. Ce type de démarche répond au besoin des premiers historiens de fonder l'existence même de leur objet – « littérature belge » –, en lui donnant tout simplement un contenu déjà pré-formé par un autre discours.

Un deuxième type de méthodologie se fonde directement sur le modèle de l'histoire littéraire française (tel que lié à la modernité du XIX^e siècle et à une conception puriste de la littérature) ou, plus largement, sur le modèle de l'histoire de la Culture. C'est par exemple le propos de Joseph Hanse, lorsqu'il entend faire de l'histoire de la littérature française de Belgique un « complément de l'histoire de la littérature française ». Impliquant la distinction entre les « bons » et les « mauvais » écrivains, ou mieux : la sélection des « meilleurs » et l'élimination des « moyens », ce type de démarche ne vise plus à fonder l'existence d'un ensemble littéraire belge, mais à en faire émerger la valeur.

Enfin, négation dialectique des deux postures précédentes, un troisième type de posture historiographique consiste à suspendre la question de la valeur et à revendiquer une spécialisation disciplinaire spécifique. Dans sa version la plus explicite et la plus systématisée, celle-ci prend la forme d'une sociologie de la littérature périphérique, ou d'une socio-critique chez Michel Biron. En somme, c'est l'attention à la vie littéraire belge, ou au texte social belge, à leur fonctionnement institutionnel et discursif spécifique, qui donne sa véritable raison d'être au projet de l'historien. Si ce type de posture est l'une des caractéristiques marquantes de la dernière portion du corpus, il peut s'actualiser de manière plus ponctuelle ou moins explicite dans les phases précédentes. Joseph Hanse par exemple, bien qu'il soit le parangon de l'historien de la *valeur* littéraire française en Belgique, n'en attire pas moins l'attention sur la richesse de la « vie littéraire belge », faite d'« associations littéraires », de « revues », de « journaux », de « chefs de file », d'« animateurs », de « maîtres », en somme sur toute une infrastructure institutionnelle à décrire également en ce qu'elle échappe pour une part aux lois du champ littéraire français et à ses modes de production de la valeur symbolique.

Il semble ainsi impossible, pour l'historien des lettres belges, de ne pas parler de l'endroit d'où il parle et, dès lors, de ne pas situer d'une manière ou d'une autre l'instance d'énonciation qui prend en charge son récit. D'une façon un peu intuitive, on pourrait penser que cette réflexion

est un peu oiseuse, dans la mesure où le discours historiographique serait précisément un lieu de neutralisation complète de tout ancrage énonciatif, le lieu où celui qui prend la parole est une instance impersonnelle, totalement extérieure aux objets manipulés par le discours. Or il apparaît que l'historien laisse bien des traces de son énonciation, et que ces traces nous renseignent notamment sur le statut symbolique qu'occupe l'activité historiographico-littéraire en Belgique francophone.

Dans le discours de Potvin, on peut par exemple observer une combinatoire de postures qui vont de l'autorité de l'historien à l'inspiration du prophète en passant par l'engagement du citoyen. Chez Nautet, le « nous » nationalisé et intemporel alterne avec le « nous » générationnel et situé, ce qui renforce le caractère fondateur du discours de l'historien des Jeune-Belgique. Certes, dans la seconde moitié du xx^e siècle, les codes disciplinaires imposent une énonciation impersonnelle et un « nous » de convention à l'historien de la littérature, qui revêt désormais les habits du chercheur (voir, par exemple, chez Michel Biron : « Nous posons comme hypothèse [...] »). Pourtant, même dans un discours qui affiche clairement les gages de sa scientificité, il semble que l'historien des lettres belges ne puisse échapper totalement aux enjeux institutionnels qui façonnent son objet. Ainsi, au moment d'évoquer le processus de recherche identitaire dans lequel semble engagée la Wallonie contemporaine, Klinkenberg évoque, en note, une réflexion de Jean Louvet, l'un des écrivains qu'il est censé situer dans son schéma historico-théorique, et écrit : « Le dramaturge J. Louvet note *justement* [...] »²⁵. C'est dans ce « *justement* », par lequel l'auteur manifeste un jugement de valeur (en l'occurrence : valeur de vérité, ou de pertinence, qui implique du même coup l'adhésion de l'énonciateur aux propos qu'il va rapporter) que réside l'accroche de l'énonciateur sur son énoncé. Accroche qui trouvera, deux ans plus tard, à se développer et à se justifier puisque Klinkenberg signera, avec Jean Louvet, le *Manifeste pour la culture wallonne*, texte représentatif de la quête identitaire pointée deux ans plus tôt par l'historien dans son article. Bien qu'il s'agisse là d'un tout autre type d'engagement que celui observé chez Potvin, on ne peut s'empêcher de relever ce maigre indice d'une constante dans la rhétorique historiographique ici observée, qui consisterait simplement à ressentir la nécessité de dire, même allusivement, d'où l'on parle.

25. Jean-Marie Klinkenberg, « La production littéraire en Belgique francophone. Esquisse d'une sociologie historique », dans *Littérature*, n° 44, décembre 1981, pp. 33-50 ; p. 49, nous soulignons.

Mieux dire « d'où » pour ne pas avoir à trop dire « de quoi », serait-on tenté de dire, pour notre part. Car il faut constater que la grande difficulté de toute entreprise historiographique sur la littérature belge réside dans la définition, c'est-à-dire la représentation, à donner de son objet. Qu'est-ce qui est donné à voir, dans une histoire de la littérature belge ? Il semble bien que les auteurs étudiés ont été sensibles à cette dimension proprement visuelle de leur objet, qui permettrait d'en proposer une saisie, une connaissance, immédiate, sans le détour par les définitions, toujours problématiques. De là l'abondant recours à des métaphores, qui balisent parfois fermement la compréhension du propos historique sur la Belgique et sa littérature. La représentation qu'on pourrait qualifier de plus fondamentale, dans la mesure où elle semble ne proposer que très peu de contenu, mais s'avère finalement extrêmement structurante, est celle de la Belgique comme « unité organique ». On en trouve de nombreux exemples chez Nautet, comme dans ce passage particulièrement dense et éclairant :

Ce sont vraisemblablement les hasards des vents qui ont apporté sur le sol de cette lande aride des semences qui ont germé et fleuri ; car elle ne paraît pas féconde par elle-même et, à la voir dénudée, à peine parsemée de quelques touffes, on se figure des disettes de pollen : les anthères s'étant vidées vers d'autres directions. Au reste, ce qui a poussé n'a fait que vivre et n'a pas engendré ; aucune trace de multiplication ni de descendance : la plante croît, végète et meurt stérile. Il faut en conclure qu'elle n'est pas originaire et qu'elle est d'importation.

De nos jours seulement, on remarque une floraison de belle venue, de belle couleur et d'une sève qui ne tarit pas en apparence ; au contraire, chaque année le bouquet s'arrondit. Ceux du prochain siècle pourront seuls dire si la souche a des chances sérieuses de lignée, ainsi qu'il y paraît sérieusement à l'heure où nous écrivons ces lignes.

On pourrait lire ces passages en parallèle avec ceux, beaucoup plus proches de nous, du texte de Quaghebeur, qui présente quelques résonances avec les structures métaphoriques chères à Nautet, par exemple lorsqu'il évoque « la stérilité et la délitescence qui proviennent de l'étroitesse et de la semi-clôture de notre espace physique et mental ».

Qu'elles soient plus ou moins systématisées ou explicitées, ces représentations sont riches en implications. Considérons d'abord le volet « organique » de la métaphore. Premièrement, elle applique à la littérature la conception cyclique de l'évolution des espèces naturelles. La floraison d'une génération littéraire s'impose alors avec la même évidence que la pousse d'un type de plante dans un terreau jugé fertile. Deuxièmement, elle permet de recouvrir toute la complexité des couches historiques de

Historiographie de la littérature belge. Une anthologie

constitution de la nation sous la notion de « léthargie » : ce qui n'existait pas encore existait en fait déjà, mais « dormait ». Du même coup, l'idée du caractère organique impose facilement – c'est le troisième point – la nécessité d'un « réveil », celui-ci pouvant être mis en scène par l'arrivée d'une sève nouvelle, par l'éclairage de rayons particulièrement vivifiants, etc.

Toute cette « organicité » de la Belgique et de son activité littéraire s'articule d'elle-même avec l'idée d'« unité ». Un organisme vivant se définit en effet avant tout précisément par la clôture qui le sépare des autres organismes vivants. C'est ici que le volet « chimique » de la métaphore intervient, pour permettre de penser la diversité au sein de cette unité. L'organisme est « un », mais ses composantes sont multiples.

On voit bien que cette représentation de base peut se décliner en différentes variantes. Ainsi, l'idée de substance résultant de la « combinaison » de plusieurs matériaux primitifs peut déboucher sur la mise en évidence, valorisée positivement, de la « spécialisation » du caractère belge, dont la richesse est précisément de résulter d'un mélange inédit. C'est ce qu'on trouve par exemple dans ce passage d'Hamélius :

Mieux vaut fixer l'attention sur les œuvres assez hautes pour interpréter l'esprit belge auprès de la postérité et de l'étranger. Si elles ne sont pas toujours d'une beauté parfaite, elles empruntent un intérêt spécial aux circonstances qui leur ont donné naissance ; car elles traduisent l'idéal propre à une société tout à tour féodale, municipale, monarchique et démocratique, elles montrent les variations du goût européen affectant une petite nation proche de Paris, le foyer des arts, et cependant autonome, et dans une certaine mesure originale. Le rayonnement de la culture française frappe la Belgique d'une autre façon que l'Italie ou l'Angleterre, et y mûrit des fruits d'une saveur caractéristique.²⁶

La variante de ce type de représentation est bien sûr l'idée de la « bâtardise », qui ne fait que renverser l'emblème en stigmaté, ou du moins lui enlève sa valorisation positive. Nautet déjà est précurseur lorsqu'il souligne que le lien entre les deux parties du pays n'est pas fondé en nature :

Les malheurs de chacune des provinces ont créé un lien moral entre elles, non un lien naturel. Ce sont deux familles distinctes que le voisinage et les hostilités extérieures ont rapprochées et pas davantage. Pour le reste, rien n'est, à l'origine, plus différent d'un habitant du Bas-Escaut qu'un riverain de la Haute-Meuse.²⁷

26. Paul Hamelius, « Préface », *Introduction à la littérature française et flamande de Belgique*, Bruxelles, Office de publicité, 1921, pp. 1-9 ; p. 8.

27. Francis Nautet, *Histoire des lettres belges d'expression française*, op. cit., p. 30.

La suite de son développement montre que les institutions communes sont plus fortes que cette différence de nature, mais il n'empêche qu'il conclut sur le terme « bâtardise », dont il se sent obligé de justifier la charge péjorative :

L'avenir en Belgique est à une certaine bâtardise; et il ne faut pas naïvement s'effaroucher du mot si l'on admet que des races très fortes aujourd'hui sont le résultat de bâtardises sélectives, comme l'Angleterre et aussi la France. Les flamingants et les wallonisants ne peuvent donc jamais espérer retrouver leur autonomie totale. Les Flamands ont accompli leurs destinées historiques et artistiques. Il en est des races comme des familles; c'est par des alliages constants qu'elles se perpétuent sans altérer leur vigueur, et non par d'étroites et rigoureuses unions consanguines débilitantes.²⁸

C'est évidemment ce type de représentation – bien plus que celui de la « fusion » spécialisante – qui aura la vie la plus longue et qu'on retrouve dans les années 1980 chez ceux qui ont largement fait leur deuil de la Belgique unitaire. Il s'agit dès lors soit d'assumer la bâtardise nationale (comme Quaghebeur, qui exalte « la réalité culturelle bâtarde et insécurisante qui est la nôtre »²⁹, mais aussi, à propos de Bruxelles, s'indigne contre les omissions de l'historiographie officielle et se demande s'il s'agit ainsi « de refouler à tout jamais la possibilité du bâtardage culturel ? »³⁰), soit d'évacuer tout investissement passionnel dans la représentation pour la traduire en un concept, intégré dans un modèle explicatif (comme Klinckenberg, qui évoque le « pluriculturalisme » « au tout premier rang des facteurs ayant déterminé la double stratégie de l'écrivain belge », ou décline l'opposition Nord-Sud en lui donnant une réalité économique, écologique, religieuse, idéologique, démographique).

Tout comme l'idée de « combinaison » connaît sa variante « spécialisation » et sa variante « bâtardise », la représentation organique de la Belgique peut encore donner lieu soit à la mise en évidence d'une « vie culturelle » propre, digne d'intérêt, possédant une certaine valeur intrinsèque, soit au contraire à la déploration d'un vide patrimonial, d'une médiocrité généralisée, autrement dit au misérabilisme. Le premier cas est bien représenté par le discours de Joseph Hanse qui, même s'il conçoit que la littérature

28. *Ibid.*, p. 32.

29. Marc Quaghebeur, « Littérature et fonctionnement idéologique en Belgique francophone », dans *La Belgique malgré tout*, éd. Jacques Sojcher, Revue de l'Université de Bruxelles, 1980, n° 1-4, pp. 501-525; p. 522.

30. *Ibid.*, p. 512.

Historiographie de la littérature belge. Une anthologie

produite en Belgique s'intègre dans la littérature française, ne nie pas pour autant que la Belgique développe une activité littéraire riche, variée, productive de valeurs et qui mérite la considération spécifique de l'historien national et de la jeunesse cultivée du pays.

Il y a cependant une vie littéraire belge qui n'est pas celle de Paris et qui est bien moins encore celle d'une province de l'État français. Je suis loin de mépriser les écrivains régionaux de France, mais je puis bien dire que le niveau de notre activité littéraire est aujourd'hui supérieur à celui des départements français. [...]

Il est certes souhaitable que l'homme cultivé d'aujourd'hui soit mieux au courant de la littérature mondiale, mais il ne l'est pas moins que notre jeunesse ait quelque connaissance du patrimoine littéraire qui devrait être pour elle un stimulant et un sujet de fierté. Il faut pour cela que tous les professeurs de français reçoivent dans notre pays une initiation systématique et scientifique à l'étude de la littérature française de Belgique et des problèmes qui s'y rattachent.³¹

Quant au misérabilisme, on le retrouve à toutes les époques, comme si tenir un propos sur la littérature en Belgique devait forcément s'accompagner d'un aveu d'insignifiance. Nautet file ainsi la métaphore du « désert intellectuel », essentiellement pour dévaloriser les époques antérieures à celle qui l'intéresse, mais confesse malgré tout son « amertume » dès sa préface, comme pour signaler d'emblée que le jeu de son histoire littéraire n'en vaut peut-être pas la chandelle. Même chez ceux qui, comme Hamélius, plaident pour la reconnaissance internationale de l'esprit belge, on trouve le constat d'une infériorité de fait : « Sans ambitionner de se mettre au rang des patries de Dante, de Shakespeare, de Racine ou de Cervantès, la Belgique peut prétendre à une place honorable parmi les nations cadettes de l'Occident. »³²

Le discours de Quaghebeur sur le défaut d'origine et la carence identitaire peut sans doute être lu en écho à ce type de représentation misérabiliste. De même, le vocabulaire de la sociologie de la littérature et de la sociocritique apportera ses nuances propres, en promouvant les notions d'« illégitimité » ou de « demande aporétique de sens » pour rendre compte de cette sorte de négativité attachée à la représentation de la Belgique littéraire.

Cela dit, cette négativité interne peut être rachetée sur le plan externe : dès la fin du XIX^e siècle, on se représente volontiers la Belgique littéraire comme une terre de carrefour, comme un point de rencontre idéal entre

31. Joseph Hanse, « Littérature, nation et langue », *op. cit.*, pp. 111-112.

32. Paul Hamélius, *Introduction à la littérature française et flamande de Belgique*, *op. cit.*, p. 8.

les grands courants de pensée de l'Europe occidentale. On peut dire que cette obsession de situer la Belgique sur la carte plus vaste de ses voisins prestigieux donnera lieu aux inventions méthodologiques et conceptuelles les plus intéressantes pour l'historiographie littéraire belge, depuis la notion de « littérature seconde » chez Gustave Charlier (dès 1938), celle de « littérature marginale » chez Maurice Piron (en 1968), jusqu'aux analyses en termes de « champ » chez Jean-Marie Klinkenberg (en 1981) ou de « polysystème » chez les représentants de l'école de Louvain.

Avant d'entrer plus avant dans l'examen de ces innovations conceptuelles, on peut tenter de synthétiser ainsi la matrice métaphorique qui structure les représentations de la Belgique littéraire produites par la rhétorique historiographique :

	Identité	Relation
Pôle positif	<i>Bâtardise</i>	<i>Carrefour / Espace de possibles</i>
Pôle négatif	<i>Misère / Carence</i>	<i>Exil</i>

Ce genre de tableau n'évite pas le schématisme et ses travers, mais il nous semble éclairer les trajets argumentatifs (ou du moins certains d'entre eux) qui tissent le discours de l'histoire littéraire en Belgique. Celui-ci articule souvent un propos sur l'identité intrinsèque de son objet à un propos sur les relations que cet objet entretient avec son alentour. Dans chacun de ces « lieux » rhétoriques, l'axiologie peut tendre vers un pôle positif ou au contraire vers un pôle négatif, ce qui permet plusieurs combinaisons dialectiques (par exemple : « bâtardise » de l'écrivain belge, mais nécessaire « exil » ; « misère » institutionnelle, mais « carrefour » d'influences ; « carence » de légitimité, mais majeur « espace de possibles »).

4 ■ L'histoire littéraire belge : un laboratoire théorique ?

Si l'historiographie littéraire engage, comme nous l'avons vu, une rhétorique de la mise en récit, elle repose également – et peut-être en Belgique tout particulièrement – sur des cadres généraux d'intelligibilité qui relèvent plus du « modèle » que du « récit » proprement dit. Les quelques structures métaphoriques que nous avons décrites plus haut indiquent déjà le type de systématisme que peut proposer un protocole historiographique sur la littérature. Dans cette section finale, nous nous intéresserons plus particulièrement aux appareils théoriques mis en œuvre par l'histoire

Historiographie de la littérature belge. Une anthologie

littéraire belge, non seulement dans les phases récentes de son développement universitaire, mais aussi dans sa période d'émergence. Nous avançons en effet l'hypothèse que, en Belgique, le propos historique sur la littérature a toujours été le lieu de diverses expérimentations théoriques.

Dans ce laboratoire théorique, on peut identifier schématiquement quatre grands types d'expérimentation, qui correspondent aux quatre périodes que nous avons dégagées dans le corpus ici rassemblé. Chez chacun des auteurs considérés, ces expérimentations produisent un « précipité » notionnel, plus ou moins formalisé et explicite, autour duquel gravitent les conceptions historiographiques sur le fait littéraire belge. Ces modes d'expérimentation et ces précipités ne sont pas forcément inédits, ni spécifiques à l'historiographie littéraire belge. Leur présentation schématique nous a cependant semblé pouvoir éclairer à la fois la rapidité de succession des paradigmes théoriques et la permanence du souci de cerner par la théorie ce qui parfois échappe à la grande histoire.

Auteurs/ Modes d'expérimentation	Historique	Linguistique	Sociologique	Conceptuel
Potvin	<i>Nation</i>			
Nautet	<i>Âme</i>			
Hamélius	<i>Territoire</i>			
Charlier		<i>Tradition</i>		
Hanse		<i>Civilisation</i>		
Piron		<i>Francophonie</i>		
Quaghebeur			<i>Idéologie</i>	
Klinkenberg			<i>Périphérie</i>	
Lambert			<i>Système</i>	
Biron				<i>Modernité</i>
Aron & Denis				<i>Réseau</i>
De Geest & Meylaerts				<i>Belgique/ België</i>

Les quatre modes d'expérimentation identifient en réalité un type de questionnement privilégié par l'historien de la littérature ou, si l'on veut, un type d'enjeu auquel il tente de répondre.

Chez les trois premiers auteurs, l'enjeu consiste à articuler l'histoire du pays avec l'histoire de la littérature qui l'a produite. Cette articulation ne va pas de soi en Belgique ; c'est à ce titre que le projet historiographique présente une dimension expérimentale. Les précipités théoriques qui en découlent signalent chacun une sorte de trouvaille, plus ou moins efficace, plus ou moins originale, qui permet à l'historien de donner une cohérence et une crédibilité à son propos sur la littérature. Potvin s'accroche ainsi à la vieille recette de la « nation », conformément aux intérêts de la classe sociale et de la génération qu'il représente³³. Chez Nautet, qui s'appuie en cela sur les réflexions des historiens précédents et, surtout, sur leur systématisation par Edmond Picard, la formule se raffine : c'est l'« âme belge » qui justifie l'expression littéraire originale des écrivains belges. Enfin, au début du xx^e siècle, Hamélius perçoit déjà bien toute l'artificialité de cette formule magique, au moment où les revendications linguistiques flamandes se font clairement entendre. Bien que sa démarche annonce en cela la phase d'expérimentation suivante, sa préoccupation demeure d'ancrer les faits littéraires décrits dans une histoire commune et, en particulier, dans le territoire que cette histoire commune a configuré.

Avec le constat d'un développement linguistique distinct des deux sous-ensembles littéraires belges, la question historiographique majeure pour les historiens francophones devient celle de la langue d'écriture et, à travers elle, du rapport à l'ensemble littéraire français. Avec son concept de « littérature seconde », Gustave Charlier considère « ce phénomène en apparence singulier : une littérature se développant dans une langue qui lui est commune avec la littérature nationale d'un autre pays ». Venant « doubler, sans nécessairement les répéter ni les imiter, celles dont elles emploient la langue », ces littératures sont ainsi nécessairement soumises au « poids de la tradition littéraire de la langue qu'elle[s] emploie[nt] »³⁴. Cette notion de « tradition » – avec toute la gamme de contraintes qu'elle implique – s'oppose à celle, plus œcuménique, de « civilisation », promue par Joseph Hanse pour décrire la participation des lettres belges au grand concert de la littérature française universelle : la langue fonde selon lui un espace culturel commun, fait d'échanges et de collaborations. La notion de francophonie, élaborée dans ces mêmes années et encouragée par Hanse lui-même, rejoint ces conceptions. Maurice Piron est cependant le premier à lui donner une

33. Voir Jean-Marie Klinkenberg, « L'idéologie de la "littérature nationale" (1830-1839) », *op. cit.*

34. Gustave Charlier, « Introduction », dans *Les lettres françaises de Belgique. Esquisse historique*, Bruxelles, La Renaissance du livre, 1938, pp. 7-10 ; pp. 8-9.

consistance théorique pour l'étude des littératures, en particulier de la littérature belge. L'étiquette de « littératures marginales » reprend, à la suite de Charlier, l'idée d'une domination symbolique exercée par la France sur ses périphéries, mais précise ce modèle en distinguant les littératures de Belgique, de Suisse romande et du Canada français des autres ensembles regroupés alors abusivement sous l'unique étiquette de « Francophonie ». La francophonie littéraire selon Piron appelle des méthodes d'investigation spécialisées et distinctes selon les zones considérées.

Ces intuitions sont à la source des travaux de Jean-Marie Klinkenberg, qui jette les bases d'une étude systématique des périphéries littéraires. Cette notion s'est déplacée d'un questionnement linguistique vers un questionnement sociologique : la langue d'écriture n'est plus qu'un élément parmi d'autres d'une configuration sociale et institutionnelle globale. Dire la société : tel est également l'enjeu prioritaire des entreprises de Quaghebeur et, dans une moindre mesure, de Lambert qui, selon d'autres méthodes, expérimentent également sur le terrain des rapports entre une littérature et son contexte de production. Les notions d'« idéologie » et de « système » sont, chez ces deux derniers, les produits de telles expérimentations, dans un cas centrées sur l'impensé sociétal qui traverse les projets d'écriture en Belgique, dans l'autre centrées sur les normes d'organisation et de hiérarchisation des productions littéraires, en vue d'une comparaison à large échelle indépendamment des frontières politiques ou linguistiques.

S'amorce ainsi l'ultime portion du panorama ici proposé, à savoir la période d'expérimentation conceptuelle. On pourrait à bon droit se demander si cette étiquette particulière n'est pas redondante avec l'hypothèse générale de « laboratoire théorique » qui encadre l'ensemble des phases distinguées. Certes, les exemples précédents font état de concepts également, mais l'interrogation dont ces concepts procèdent est elle-même ancrée dans un projet de description et d'explication (prioritairement) historique, linguistique ou sociologique. La césure marquée au seuil de cette dernière phase correspond donc à un type de questionnement désormais (prioritairement) conceptuel, c'est-à-dire que la vision de l'histoire littéraire proposée éclaire autant, si pas davantage, la pertinence d'un concept (et son éventuelle transposition à d'autres cas d'étude) que les faits (historiques, linguistiques, sociologiques) relatés.

Michel Biron interroge ainsi la notion de « modernité », dont il identifie la version belge dans une « demande aporétique » de sens : combiner la revendication d'autonomie artistique et le branchement hétéronome sur les problématiques sociétales. Alliant la sociologie de la littérature et la

sociocritique, sa démarche s'impose comme un modèle méthodologique pour l'étude de tout ensemble littéraire. C'est la même valeur exemplaire que revendiquent les directeurs de l'ouvrage sur les « réseaux littéraires », d'où provient le texte ici reproduit. Aron et Denis annoncent en effet que leur objectif est d'« examiner ici le rendement d'une notion telle que celle de réseau », en particulier pour rendre compte du fonctionnement d'une « institution littéraire faible » telle que la Belgique francophone. Au final, l'ambition d'une telle expérimentation est bien « de mettre au jour des modes de fonctionnement du littéraire valables à beaucoup plus grande échelle ». Enfin, le dernier collectif ici représenté parachève en quelque sorte l'évolution schématique que nous avons voulu décrire, puisque c'est l'appellation même de cette « Belgique/België » – qui fut tour à tour « nation », « âme », « territoire », etc. – qui devient un concept à part entière, affichant dans son bilinguisme la valeur heuristique qu'elle peut présenter pour la compréhension des transferts culturels. Dans d'autres domaines que l'historiographie littéraire, et toutes proportions gardées, on assiste aujourd'hui à cette même labellisation du « belge » pour recouvrir un modèle (politique, économique, diplomatique, etc.) particulier.

Comme on l'a déjà dit, ce panorama n'évite pas le réductionnisme et le schématisme. Nombreuses sont les objections et réfutations qui peuvent être formulées à l'endroit du parcours à grandes enjambées que nous venons de proposer. Sans pouvoir répondre à l'avance à tous ces contre-arguments possibles, nous plaiderons plus simplement pour la valeur didactique de ce schéma, mais aussi pour son pouvoir heuristique. Nous n'avons rempli en effet que douze des quarante-huit cases du tableau ci-dessus : chaque « précipité » identifié dans l'une des colonnes n'exclut nullement que tel ou tel auteur se soit livré à d'autres modes d'expérimentation, qui ont pu produire d'autres précipités. On pourra par exemple s'interroger sur les intuitions sociologiques de Nautet, ou sur les reliquats d'expérimentations historiques chez les auteurs plus récents.

De manière plus transversale, une telle grille de lecture invite également à questionner la production de la valeur (ou la circulation des valeurs) dans le discours de l'histoire littéraire (en Belgique). Comment tel mode d'expérimentation présuppose telle axiologie, ou induit telle distribution de la légitimité au sein de la population d'écrivains décrite ? Voilà le type de questionnement qui pourrait être mené à partir des quelques hypothèses ici avancées, et auquel la présente anthologie entend fournir les premiers matériaux de travail.